

bout d'un quart d'heure environ, l'îlot, arrivé à la berge, la heurta si violemment, qu'une large crevasse se fit au milieu. Pendant que Pepe et Fabian sautaient à terre sur une rive désormais sans ennemis, le Canadien prenait dans ses bras le gambusino, toujours immobile, et le déposa sur l'herbe. Le blessé s'éveilla. A l'aspect d'un site tout à fait différent de celui sur lequel il s'était endormi, et dont le changement était sensible malgré le brouillard et la nuit, il jeta autour de lui des regards étonnés.

— *Virgen Santa !* s'écria-t-il, dois-je encore entendre ces hurlements affreux qui troublaient mon sommeil ?

— Non, mon garçon, les Indiens sont loin maintenant, et nous sommes en sûreté. Que Dieu soit béni, d'avoir permis que j'aie pu sauver tout ce qui m'est cher, mon Fabien et mon vieux compagnon de périls !

En disant ces mots, le Canadien découvrit respectueusement son front grisonnant et tendit cordialement la main à Pepe et à Fabian de Mediana.

Après quelques moments accordés au gambusino scalpé pour reprendre ses sens, les trois chasseurs se disposèrent à continuer leur route.

— Si vous n'êtes pas en état de marcher avec nous, dit Pepe à ce dernier, nous construirons une espèce de brancard pour vous porter. Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons échapper à ces maraudeurs, qui, dès que le jour va venir, commenceront à nous donner la plus belle chasse que jamais gens de leur espèce aient pu donner à des chrétiens.

Tel était le désir de Gayferos de fuir au plus vite une nouvelle rencontre avec les Indiens, qu'il oublia presque les douleurs atroces qu'il endurait. Il déclara qu'il suivrait ses trois libérateurs aussi vite qu'ils pourraient eux-mêmes marcher et proposa de partir sur-le-champ.

— Nous avons quelques précautions à prendre avant cela, dit Bois-Rosé ; reposez-vous encore quelques instants, jusqu'à ce que nous ayons dépecé et livré au cours de la rivière ce radeau qui nous a été si utile. Il est urgent que les Indiens ne retrouvent rien de nos traces.

Tous trois se mirent à l'œuvre. Déjà disjointe par la rupture de la racine qui la retenait sur la rivière, et par le choc qu'elle avait reçu contre la berge où elle avait abordé, l'île flottante n'opposa pas une longue résistance aux bras réunis des trois chasseurs. Les troncs d'arbres qui la composaient furent successivement arrachés, poussés dans le courant qui les entraîna, et il ne resta bientôt aucun vestige du radeau que la nature avait mis tant d'années à construire.

Quand la dernière branche eut disparu aux yeux des chasseurs, Bois-Rosé, avec l'aide de Pepe, s'occupait d'effacer, en redressant la tige des herbes, l'empreinte que leurs pieds pouvaient y avoir laissée et il donna le signal du départ.

Comme le plus grand et le plus fort des quatre fugitifs, il entra le premier dans l'eau à une distance du rivage suffisante pour qu'elle recouvrit la trace

de leurs pieds, et que les Indiens pussent supposer ainsi qu'ils avaient continué leur navigation sur l'îlot. C'était une marche trop fatigante à suivre pour être rapide, et cependant, après une heure de route, au moment même où, malgré les chaussures qu'ils avaient conservées, leurs pieds endoloris allaient les forcer de s'arrêter, ils arrivèrent à l'embranchement des deux rivières qui formaient le delta où devait être situé le val d'Or.

Le jour allait paraître ; l'aube commençait à blanchir l'horizon vers l'orient. Une teinte grise succédait à l'obscurité. Heureusement, le bras de rivière qu'il fallait traverser était peu profond. La masse des eaux de la rivière se déversait dans le bras opposé. Ce fut une circonstance favorable, car le gambusino blessé eût été la cause d'un long retard pour le lui faire franchir à la nage.

Bois-Rosé le prit sur ses épaules. Tous trois entrèrent dans l'eau qui leur montait à peine au genoux et ne tardèrent pas à prendre terre sur l'autre rive. La chaîne des Montagnes-Brumeuses n'était plus qu'à environ une lieue de la pointe du delta où ils étaient arrivés, et, après un court moment de halte, la marche fut reprise avec une nouvelle ardeur.

Bientôt le terrain changea d'aspect. Au sable fin des terrains d'alluvion, car pendant une partie de l'année le triangle formé par la jonction des deux rivières était inondé lors de la crue des eaux, succédaient des anfractuosités profondes, et des lits, alors desséchés, que les torrents se creusent pendant la saison des pluies en se précipitant des montagnes. Au lieu du long et mince ruban de saules et de cotonniers qui ombrageaient des rives désertes, des chênes verts s'élevaient de distance en distance et le paysage bouleversé était terminé par la chaîne des montagnes qu'on appelle les Collines-Brumeuses.

Là, les voyageurs firent halte un moment. De près, l'aspect de ce paysage était étrange, imposant. Rarement, les pieds de l'homme blanc avaient foulé ce désert encore revêtu de sa sauvage virginité. Marcos Arellanos et Cuchillo y avaient seuls pénétré.

Comme dans ces immenses basiliques remplies tout entières de la majesté de Dieu, un vague sentiment de respectueuse terreur faisait involontairement baisser la voix devant le charme surnaturel dont ce paysage austère paraissait revêtu.

Ces collines enveloppées d'un brouillard éternel, alors même que les plaines à l'entour resplendissaient des feux du soleil, semblaient cacher à leur sommet d'impénétrables mystères.

Parfois, au dire des voyageurs, sous la coupole d'un ciel pur de tout nuage, des éclairs éblouissants percent le voile de brume jeté sur les hauteurs ; les échos se renvoient des bruits sourds comme ceux d'un tonnerre lointain, et couvrent de leurs voix imposantes celles des cascades qui se précipitent dans les ravins béants. On dirait que des génies souterrains, gardiens invisibles de trésors cachés, luttent entre eux dans les entrailles de la terre, et que, selon les superstitions indiennes, ce dais de vapeurs cache la demeure inviolable des Seigneurs des Montagnes.